

PRÉSENCE DU FUTUR

PIERRE
PELOT

La Guerre olympique



DENOEL

Extrait de la publication

Présence du futur/297

Toutes vos étoiles en poche

La guerre olympique

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Collection Présence du Futur

Fœtus party
Canyon Street
Mourir au hasard
Messager des tempêtes lointaines

« Les Hommes sans futur »

1. Les Mangeurs d'argile
2. Saison de rouille
3. Soleils hurlants
4. Le Père de feu

Collection Présence du Fantastique

Une jeune fille au sourire fragile

Collection Présences

Une autre saison comme le printemps

Collection Sueurs Froides

La nuit sur Terre
Noires racines
Le bonheur des sardines

Hors collection

Ce soir, les souris sont bleues
Les caïmans sont des gens comme les autres
 Sous le vent du monde
 Le Nom perdu du soleil
 (Sous le vent du monde 2)
 Debout dans le ventre blanc du silence
 (Sous le vent du monde 3)

PIERRE PELOT

*La guerre
olympique*

roman

DENOËL

Extrait de la publication

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1980.
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25023-7
B 25023-4

Le 1^{er} juillet 2222, fut déclaré ouvert, par le porte-parole des gouvernements, le 12^e conflit international planétaire. Il se situait, cette année-là, sur le territoire des États d'Union d'Amérique du Nord (American Group, de la Confédération libérale), dans le camp BLANC.

Le premier conflit international planétaire programmé éclata en l'an 2200, sur le territoire national éthiopien (Fédération socialo-communiste) du camp ROUGE.

Le camp ROUGE fut vainqueur, avec une perte en vies humaines qui ne dépassait pas le chiffre de 3 millions. Le camp BLANC vaincu annonça plus de 8 millions de victimes.

Le deuxième conflit international planétaire programmé eut lieu en 2202.

Le troisième en 2204. Et ainsi de suite. Il éclatait régulièrement tous les deux ans — c'était ce qu'avaient décidé les Nations.

**On l'appelait également
LA GUERRE OLYMPIQUE**

La 12^e GUERRE OLYMPIQUE de 2222 opposait comme à l'accoutumée les camps BLANC et ROUGE, le camp BLANC regroupant les États et nations de la Confédération libérale, le ROUGE les États et nations de la Fédération socialo-communiste.

Il y avait 26 pays inscrits pour le camp BLANC, et 27 pour le camp ROUGE. A l'issue des sélections restaient en lice 23 pays pour le camp BLANC, et 21 pour le camp ROUGE.

Ce qui portait le nombre des nations en guerre à 44.

Parmi les quelque 150 (cent cinquante) nations de la planète, on remarquait : 53 pays inscrits pour la GUERRE OLYMPIQUE, 9 éliminés, restaient 44; 12 pays neutres; 2 pays opposants. Tous les autres pays non inscrits et non représentés demeuraient cependant étroitement alliés et inféodés à l'une ou l'autre des puissances en conflit, politiquement et économiquement, ce qui implique que les victimes de la GUERRE pouvaient fort bien se trouver, en partie et proportionnellement, dans leurs populations.

Il y avait sur Terre (y compris la Lune) 14 milliards 387 millions d'humains.

La 12^e GUERRE OLYMPIQUE compterait un minimum de 9 millions de victimes. C'était prévu, calculé.

1.

La voix tranquille, posée, rassurante, de Sanzo Papa Aeschillem s'éleva et lui emplît la tête : « Ne t'en fais pas, Pietro, ne t'énerve pas, tout va bien. »

Coggio poussa un grognement profond et rageur — une manière d'acquiescement qui, à la fois, répondait à Sanzo Papa et libérait un peu de sa tension. Sanzo Papa ne l'abandonnait jamais, ne le laissait jamais seul, même là, sur le ring, où pourtant *il était seul* face à cette brute épaisse de Chinois. Sanzo Papa était toujours avec Coggio, et il avait les mots qu'il fallait, au bon moment. Toujours. Comment Sanzo Papa avait-il pu deviner que Coggio commençait à s'énerver? Quels étaient les symptômes, les signes, qui l'avaient renseigné avec une infernale précision, là-bas, dans son angle lointain des soigneurs-dopemen? Parfois, Coggio se disait que Sanzo Papa était tout à fait capable de lire dans ses pensées. C'était peut-être vrai.

Il se mit à danser, à petits pas, pour se calmer.

« C'est bien, Pietro », dit la voix de Sanzo Papa Aeschillem, dans la tête de Coggio. « C'est parfait, mon garçon. Ne l'attaque plus, c'est ce qu'il cherche. Ne te fatigue pas inutilement, laisse-le venir. »

Oui, Sanzo, songea Coggio. C'est ce que je fais. Je le laisse venir.

« Ne t'en fais pas. Tiens-le encore un instant, pas longtemps. Laisse-le t'attaquer à son tour, et alors sonne-le. Ou bien il n'osera pas, il est fatigué. Alors profite-en. Je te dirai quand. Le round se termine dans cinq minutes. »

Cinq minutes? Comme à chaque fois, Coggio avait totalement perdu la notion du temps. Si le round s'achevait dans cinq minutes, cela voulait dire que Coggio et Lin Sovitch Pao (le Chinois) se battaient depuis plus d'une demi-heure. Quarante minutes exactement. L'ultime combat des champions pugilistes, pour la finale de cette discipline, se déroulait en deux rounds de quarante-cinq minutes chacun. Une abominable éternité, si l'on regardait les choses du dehors... mais en combat, le temps filait comme un boulet de canon. C'était peut-être les dopes ingurgitées qui étaient la cause de cette distorsion temporelle? Peut-être, oui... mais pas nécessairement. En combat, Coggio était parfaitement incapable de songer au temps qui passe. Pour n'importe quelle compétition, c'était pareil. Pugilat, lancer de haches, moto-glace, tir à l'arc, course de chars, haltérophilie, etc. C'était pareil.

Il vit venir le gros, sauta de côté au quart de seconde. Le coup de pied du Chinois glissa le long de sa cuisse et la semelle renforcée d'acier luisant ne fit que lui égratigner la peau, marquant le coup en rouge. Coggio plongea aussitôt, pour utiliser le déséquilibre de son adversaire. Il cogna en faucheur. Son poing crispé, alourdi par les mitaines plombées, toucha le gros homme au creux de l'épaule gauche, mais le type fit un rétablissement en catastrophe et évita partiellement le choc. Coggio tenta de doubler,

du gauche; l'autre se laissa tomber à genoux. Tout le ring trembla. Le Chinois hurla et cogna à son tour, les deux mains serrées, en faucheur lui aussi. Coggio n'eut que le temps d'effectuer un nouveau saut de côté : les mitaines frôlèrent les muscles de son abdomen luisant de graisse et de sueur.

Il tomba sur le pied droit, leva le gauche.

« Bravo, petit! » cria la voix de Sanzo Papa.

Sa chaussure ferrée atteignit le Chinois en pleine face, de bas en haut. Un coup vicieux et dur, mais qui pourtant, une fois de plus, manquait de puissance pour étendre net cette montagne de muscles. Un coup instinctif. La joue du pugiliste éclata, déchirée du maxillaire à la pommette. L'homme roula au sol souplement, râlant et grognant, se redressa comme si ses muscles avaient été taillés dans d'énormes masses caoutchouteuses, élastiques. Il fut debout, sautillant lui aussi, tournant autour de Coggio qui suivait le mouvement.

Lin Sovitch Pao devait peser dans les cent trente ou cent quarante kilos — contre cent dix pour Pietro Coggio. Et si Coggio mesurait deux mètres, tout juste, Pao ne dépassait pas un mètre quatre-vingt-dix. Les deux hommes placés l'un à côté de l'autre, le Français paraissait presque fluet...

Cent quarante kilos de chairs, des muscles hypertraités aux anabolisants, contre cent dix kilos (développés, plutôt, par dynamogénéisation du potentiel énergétique). Match inégal? Mais c'était la règle du jeu — et d'ailleurs, ce que Coggio rendait en lourdeur et force brute, il le gagnait en sveltesse et rapidité.

Il demeurait face au Chinois, tournait sur ses talons, appuyé sur une jambe, puis sur l'autre, en souplesse.

« Parfait! dit la voix de Sanzo Papa. Vraiment beau, petit! Tu l'as mouché et il est en colère. Laisse-le faire. Il reste trois minutes, c'est bon! C'est bon, garçon! »

C'est ce que je fais, se dit Coggio, pour être certain qu'il avait bien compris les recommandations de Sanzo Papa. C'est exactement ce que je fais, Sanzo. Tu vois, je le laisse tourner et souffler comme un gros bœuf. S'il s'amène, je le sonne. Il me reste trois minutes.

Lin Sovitch Pao n'avait pas l'air de vouloir se calmer. Il glissait sur le ring, jambes pliées, ses masses de chair huileuses tressautant de partout au moindre geste, bras écartés comme les mâchoires de monstrueuses pinces. Pour Coggio, il ressemblait à une énorme masse tremblante, visqueuse et inhumaine, une sorte de monstre sans âme qui n'existait que pour le mal — et devait donc être abattu.

Je vais t'abattre, te démolir! songea Coggio. Et je serai Héros, pour le Grand Parcours des Héros. Je vais t'écraser, monstre, crever ton énorme ventre et disperser tes boyaux jusque sur les glaces de la cage de verre qui nous enferme!

Il se souvenait des paroles de Sanzo Papa, juste avant de monter sur le ring, juste avant de quitter les loges et de traverser, dans le tunnel protecteur, la foule immense rassemblée sur les gradins de l'amphithéâtre sportif. Il ne se rappelait pas *toutes* les paroles de Sanzo (il y avait certaines subtilités, par exemple le décompte proportionnel des points et le jeu des éliminations successives au cours des différents affrontements de l'épreuve de pugilat, qu'il n'avait pas comprises — et donc qu'il oubliait aussitôt), mais le principal, l'essentiel, était gravé dans sa tête. Sanzo Papa Aeschillem avait dit :

« Écoute-moi bien, Pietro, mon garçon. Tu m'écoutes? Oui? Bien. Mets-toi bien ça dans le crâne, mon petit : c'est l'avant-dernier jeu de cette guerre. Reste la boxe, et tu ne seras pas inscrit, car on ne veut pas risquer de te voir esquinaté. Mais pour le pugilat, tu vas en sortir vainqueur. C'est l'avant-dernier jeu, et puis il y aura le Grand Parcours. Tu m'entends? »

Naturellement, il entendait. Il comprenait, même. Jusque-là, ça allait. (Et voilà qu'il pensait à Virginia, c'était bon, c'était bien, ça le mettait en pleine forme — il était capable, tout à coup, de comprendre toutes les lois de l'univers, si on avait pris la peine de les lui expliquer!)

« Tu sais où nous en sommes, mon garçon? C'est pas très, très brillant, au classement général, sur douze épreuves jouées, en comptant le match nul des compétitions groupées d'athlétisme. Ce qui fait onze épreuves effectives et comptabilisées en point. Sur onze, les ROUGES ont neuf points, mon garçon, parce qu'ils ont remporté les deux compétitions cyclistes, endurance et vitesse, donc ça leur fait deux points sur une seule discipline, et c'est comme s'ils avaient remporté l'athlétisme. Et nous, les BLANCS, on n'a que trois malheureux points, mon garçon. »

(Là, il ne suivait plus très bien, Sanzo avait l'air de mélanger et de s'embrouiller dans ses explications...)

Il avait dit (il s'en souvenait) :

« Neuf plus trois, ça fait pas onze, Sanzo.

— Laisse tomber, mon garçon. On ne compte pas l'athlétisme puisque c'est nul. Restent onze épreuves jouées. Mais pour le cyclisme, ça se calcule sur deux points, et les ROUGES ont remporté ces deux points. Donc, neuf points aux ROUGES et trois pour nous. On a perdu déjà beaucoup de gens, Pietro. On est mal

partis, je te jure, mais ce n'est pas fichu pour autant et on peut encore se rattraper, gagner la GUERRE, avec le Grand Parcours des Héros. Sur les trois points qu'on a gagnés, tu nous en as donné un en remportant l'épreuve et la course de moto-glace — et d'ailleurs tu as permis le match nul en athlétisme en remportant le lancer de haches, sinon... Tu sais tout ça, pas vrai? » Oui, il savait... puisque Sanzo avait l'air de croire qu'il devait savoir... « Il reste le pugilat, mon garçon, et tu es fort, rudement fort. Tu viens d'éliminer deux ROUGES, tu te rappelles? Hier... Le Sénégalais et le Malaisien... Tu te rappelles? Pour la finale, on t'a choisi, parce qu'entre les trois possibles, c'est toi le meilleur. En face, ils ont deux costauds, qui se valent. Qu'ils choisissent l'un ou l'autre, il faut qu'on leur oppose un sacré champion. Et c'est toi qu'on a désigné, et tu vas remporter cette finale, et tu vas nous donner un quatrième point. L'épreuve de boxe est en cours : on a des chances, avec un Argentin du Bloc unifié d'Amérique du Sud. Ça pourrait nous faire cinq points. Cinq points contre neuf, pour le Parcours des Héros, ça nous donne une chance — si on a de bons héros, on peut s'en tirer. On a déjà laissé sur le carreau trop de victimes, dans les Champs d'Honneur.

— A cause de moi? » (Il n'aurait pas supporté que ce fût à cause de lui!)

« Non, non, mon garçon, au contraire : toi, tu nous en as sauvé, des innocents. Tu en as tué chez les autres d'en face. Ecoute-moi : il faut que tu remportes cette finale de pugilat. Que tu nous donnes ce quatrième point — et tu seras automatiquement un héros, pour le Grand Parcours. Ce sera très bien pour notre camp BLANC, pour la Confédération

PRÉSENCE DU FUTUR

SCIENCE-FICTION

Pierre Pelot est un des géants de la science-fiction française. Ses romans, *Transit*, *Le Sourire des crabes*, *Mais si les papillons trichent* et *Délium Circus*, sont considérés comme d'authentiques chefs-d'œuvre du genre.

Mais Pierre Pelot est tout simplement un géant de la littérature... Son roman *L'Été en pente douce* a été porté à l'écran, son cycle préhistorique *Sous le vent du monde* l'a fait connaître auprès d'un très large public.


Comment concilier la paix mondiale, le chauvinisme, le contrôle de la démographie, la lutte contre la délinquance et l'amour du sport ?

C'est simple... Tous les deux ans sera déclarée la guerre olympique.

Des épreuves mortelles où tous les coups sont permis. Pénalité des vaincus ? Dix millions de morts dans leur camp, choisis parmi des déviants dont le cerveau est piégé à l'aide d'une mini-bombe. Quelle belle invention ! Pourquoi n'y a-t-on pas pensé plus tôt ?

Illustration de couverture
Caza



B 25023.4  10.99

ISBN 2.207.25023.7

CATÉGORIE 3

Extrait de la publication